CRITIQUE CD coffret événement. MICHEL CORBOZ : complete ERATO recordings (36 cd)

Artisan voire orfèvre dans l'art de piloter les masses, **Michel Corboz** s'est à juste titre taillé une solide réputation de chef choral. Les **36 cd** du coffret Corboz disent assez sa curiosité et la faculté d'entreprendre au service des compositeurs, de leur sagacité en terme de fusion orchestrale et chorale. Au cœur de la machine Corboz, la clarté des plans, une spatialité lumineuse et vibrante, le chant fraternel et donc l'incarnation, sans pathos ni outrance d'aucune sorte.



Tête d'affiche du label Erato (avec Alain Lombard,…), Corboz fait partie dès 1964 des « poulains » de Michel Garcin lequel pilote la direction artistique du label français. Leur compagnonnage débute alors avec la Messe a 4 de Monteverdi, source et point de départ d'une étonnante carrière continue, dont le coffret retrace le fil **de 1968 à 1997**. Son Orfeo avec Eric Tappy marque toujours les esprits ; la gravure légendaire fait de Corboz l'un des pionniers de la Révolution Baroqueuse. Le spectre des auteurs est vaste ; celui des styles et des écriture

s, des formes aussi ; tout semble inspirer le chef suisse né

en 1934 qui a l'intuition des partitions grâce à une sensibilité manifeste qui le porte toujours vers l'articulation et la transparence. S'il a commencé par les Baroques italiens et surtout français (David et Jonathas, Médée de Charpentier, recréations absolues alors, au début des années 1980), le coffret de 36 cd met de côté ses Bach, et s'intéresse surtout aux classiques (Hadyn, Mozart), et remarquablement aux romantiques, de Beethoven, Schubert, Mendelssohn, Schumann à Brahms (pour les Germaniques), Verdi, puis Fauré, Gounod, Saint-Saëns, côté Français ; sans omettre les modernes : Puccini (et sa sublime lecture de la Messa di gloria, pour nous indépassable), Poulenc, Honegger, Vierne, jusqu'à Franck Martin…

La somme présente donc une collection hautement défendue des œuvres maîtresses du répertoire plus récent, que Corboz sait rendre aussi engagées que fraternelles ; parmi les pièces majeures de cette somme de 36 cd, distinguons surtout : les oratorios de Mendelssohn (Elias, Paulus, Christus… complétés par les Psaumes), les Requiem de Mozart, Brahms, Duruflé, Schumann (pour Mignon), Verdi… et en bonus des premières discographiques dont « et la vie l'emporta » de Martin, ou la Missa Sancta Caeciliae de Haydn… La marque de Corboz, au service des Baroques ou des Romantiques : le sentiment avant le souci de l'authenticité. La sincérité avant l'exactitude de la recherche. 40 ans après, ses lectures nous enivrent toujours.

CRITIQUE CD coffret événement. MICHEL CORBOZ : complete ERATO recordings (36 cd) / Classical & Romantic Eras – Périodes classiques et romantiques. CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2023

CRITIQUE CD. LOUISE FARRENC : Symphonies 1-3 / Insula Orchestra (2 cd Warner classics)

Les réalisations discographiques d'ampleur dédiée au défrichement, en particulier aux génies romantiques féminins se faisant rares, on ne peut que louer le choix de Warner et d'Insula Orchestra de ressusciter ainsi **les Symphonies de Louise Farrenc (1804 – 1875)** : voici un recueil majeur dans la redécouverte des génies oubliés du romantisme français qui honore la marque Erato, catalogue depuis longtemps dédié au patrimoine hexagonal. Il était temps que l'on mesure à propos et sur pièce l'écriture de Louise Farrenc, sa conception de l'architecture et des couleurs orchestrales. Le tissu sonore de Farrenc, éminent professeure de piano au Conservatoire (dès 1842 et jusqu'en 1872), se nourrit via ses maîtres dont Reicha et Hummel du grand symphonisme de Mendelssohn ou de Weber ; au milieu du XIXè, alors que s'impose quoiqu'il en dise, Berlioz (et sa Fantastique depuis 1830), le tempérament classique et flamboyant de Farrenc s'accomplit – mais dans la sphère privée car au Conservatoire, la classe de composition est réservé aux… hommes (aberrante discrimination) : **son écriture renouvelle Beethoven**, avec une fluidité qui regarde au delà du Rhin vers Mendelssohn déjà cité et Schumann. Le choix des instruments d'époque s'avère pertinents ici, révélant des couleurs et une texture souvent irrésistible car l'ivresse schumanienne le dispute à la transparence lumineuse de Mendelssohn, à l'éloquente maîtrise de la forme sonate,

associée à une orchestration vivante, brillante, hautement dramatique. Farrenc soigne en particulier les séquences dialoguées des vents (bois et flûtes) : somptueuse motricité articulée de **l'Andate de la Symphonie n°2** opus 35 (CD2).

Insula Orchestra ressuscite enfin le génie symphonique de Louise Farrenc Rivale de Berlioz, entre Beethoven et Schumann



A la mitemps du XIXème, l'opus symphonique de Louise Farrenc affirme et assume ses attaches résolument viennoise – **La Symphonie n°1** (CD1) est encore très classique, quoique élaborée et son orchestration, très juste et raffinée : achevée en **1841**, elle ne sera créée qu'en 1845 au Conservatoire de Bruxelles que dirige Fétis. Le COnservatorie de Paris malgré l'activité d'Habenek (Beethovénien de la première heure) jugeant peu pertinent de créer les œuvres orchestrales de sa consœur.

La 2è Symphonie (**1849**, CD2) d'un souffle intérieur

remarquablement élaboré, nous semble la plus personnelle, s'abreuvant à une source multiple : bois, cordes, percussions, cuivres (cors lointains) en verve complice et articulation très suggestive rappellent l'esprit buccolique de la Pastorale de Beethoven : éclairage encore développé dans l'Adagio, à la fois tendre et majestueux qu'Insula Orchestra réalise avec un relief détaillé, une richesse de couleurs réellement enivrante (entre Beethoven et Schumann) ; la direction est allante et affûtée ; sert indiscutablement le propos dramatique de l'architecture symphonique, qui trouve son apogée dans le Finale : Allegro dont la référence à Bach (Fugato) est clairement énoncée.

Le tempérament de Farrenc tempête, rugit, exprime les vertus de l'énergie, de l'éclat victorieux, de la joie collective en effet beethovénienne. Insula Orchestra articule la fougue collective de l'écriture sans épaisseur, mais avec une caractérisation superlative des bois, vents, cuivres et cordes, d'une vivacité précise, mordante, flexible.

Les deux Ouvertures soulignent l'invention souveraine de Louis Farrenc en une forge orchestrale tout assi trépidante et intensément dramatique, fusionnant en quelques sorte la carrure beethovénienne, l'élégance viennoise, la verve et l'allant schumanniens, entre jubilation et lumière.

Superbe révélation et « première intégrale symphonique sur instruments d'époque », totalement réussie.

CRITIQUE CD événement. LOUISE FARRENC (1804 – 1875) : Symphonies 1 à 3 – Ouvertures n°1 et 2, opus 23 et opus 24 – **Insula Orchestra** – L Equilbey – Enregisté en mars 2021 (CD1) et sept 2022 (CD2) – 2 CD **ERATO** – WARNER classics / CLIC de CLASSIQUENEWS – Note : 5 / 5.

CD, événement, annonce. HANDEL : Joyce DiDonato chante Agrippina de Handel (3 cd ERATO – mai 2019)

CD, événement, annonce. HANDEL : Joyce DiDonato chante Agrippina de Handel (3 cd ERATO – mai 2019). Enregistrée en mai 2019, cette nouvelle lecture du premier chef d'œuvre absolu du jeune Haendel, alors finissant son tour d'Italie et établi à Venise (l'opéra ***Agrippina*** est créé au San Giovanni Grisostomo le 26 déc 1709), renouvelle notre connaissance de l'œuvre, un accomplissement pour le Saxon qui s'y montre fin connaisseur de l'opéra seria auquel il apporte sa science des mélodies suaves, de l'élégance et aussi de l'expressivité tragique et impérieuse (s'agissant du rôle d'Agrippine, la mère autoritaire du jeune Néron). Pour l'une et l'autre, la

version éditée par Erato réunit un superbe couple, caractérisé, fin, impliqué, au verbe rageur : **Joyce DiDonato** en impériale dominatrice ; **Franco Fagioli** en Nerone, un rôle que le contre-ténor argentin incarne à merveille tant depuis son Eliogabalo de Cavalli (Palais Garnier, sep 2016 : lire notre compte rendu critique : http://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-paris-palais-garnier-le-16-septembre-2016-cavalli-eliogabalo-recreation-franco-fagioli-leonardo-garcia-alarcon-direction-musicale-thomas-jolly-mise-en-scene-2/), son timbre acide et velouté à la fois excelle à exprimer l'essence des princes efféminés, décadents… soumis à l'empire des sens, portraiturés avant Haendel par … Monteverdi (*l'Incoronazione di Poppea*).
En « fosse », Fagioli retrouve d'ailleurs, le pétaradant et très articulé **Maxim Emelyanychev** et son ensemble sur instruments d'époque, **Il Pomo d'Oro** : une phalange prête à en découdre pour exprimer tous les vertiges de la passion haendélienne… Contre-ténor, chef et instrumentistes avaient précédemment convaincu dans un **Serse** (1738), enregistré en 2017 pour DG : Lire ici notre critique du cd Serse par **Franco Fagioli** (CLIC de CLASSIQUENEWS d'oct 2018 : http://www.classiquenews.com/cd-critique-handel-haendel-serse-1738-fagioli-genaux-emelyanychev-2017-3cd-deutsche-grammophon/).
Autour de ce couple promis à devenir légendaire, Erato regroupe un parterre idéal qui joue lui aussi sur la finesse des caractérisations de chaque profil : **Elsa Benoit** (suave et sobre Poppea), l'impeccable Narciso de **Carlo Vistoli**, comme l'Ottone de **Jakub Jozef Orlinski**, lequel ajoute son timbre acide et musical lui aussi pour cette prise en studio proche de l'idéal. Après Monteverdi au siècle précédent, et lui aussi phare de l'opéra vénitien, Haendel se hisse à la plus haute marche de l'inspiration d'après l'Antiquité romaine : le cynisme et la passion embrasent tout ; rien n'arrête l'ivresse des hauteurs et du pouvoir ; s'il deviennent fous et inhumains, tous les candidats tentés par la toute puissance s'emballent au delà de toute mesure ; chaque politique ici

libéré, peut exprimer sa soif de puissance, de gloire, de séduction. Et au sommet de la partition s'inscrit en lettres d'or et chant souverain, l'air accompagnato, très développé, incisif, halluciné de la prima donna barocca, **Joyce DiDonato**, au I : » ***Pensieri, voi mi tormentate*** « (de plus de 6 mn : un air essentiel dans la partition), dans laquelle la mère qui manipule, est hantée par ses propres craintes que tous ses stratagèmes n'échouent à faire de son fils Nerone, l'empereur, successeur de Claude… Traversée par les spasmes et les visions d'une fragilité inconnue jusque là, l'ambitieuse semble mesurer tout ce qu'elle peut perdre et tout ce qu'elle engage dans cette course au pouvoir. La vipère en chef voudrait nous faire croire qu'elle est pauvre victime. Génial Haendel ! Par sa cohérence et le relief ciselé de chaque protagoniste de ce huis clos bien romain, s'impose dans la discographie. Grande critique à venir dans **le mag cd dvd livres de CLASSIQUENEWS**

ENTRETIEN VIDEO : Roselyne Bachelot présente le coffret 3CD Salut à la France (Erato)

ENTRETIEN VIDEO avec ROSELYNE BACHELOT à propos du **coffret de 3 cd « Salut à la France!** » (Paru au printemps 2016 chez Erato / Warner Classics). Présentation, contenu, enjeux… Roselyne Bachelot a conçu le contenu du triple coffret édité par Erato : Salut à la France ! Un florilège de tubes et de perles qui s'adresse à tous les publics, amateurs ou connaisseurs, soucieux comme l'ex Ministre, de redécouvrir l'opéra français, majoritairement romantique, sur le seul mode du plaisir et du partage. Entretien spécial avec Roselyne Bachelot à travers l'expérience qui s'offre ainsi à l'auditeur : Propos

recueillis par Philippe Alexandre PHAM © studio CLASSIQUENEWS.TV 2016

SUJET et SOMMAIRE de l'entretien avec ROSELYNE BACHELOT :

CD1 / On se donne de grands airs (1'52). De Carmen de Bizet à Fisch Ton Kan de Chabrier. La tonalité de ce premier volet est le romantisme. Et s'il fallait isoler un seul air, cela serait Le Spectre de la Rose des Nuits d'été de Berlioz (4'04).

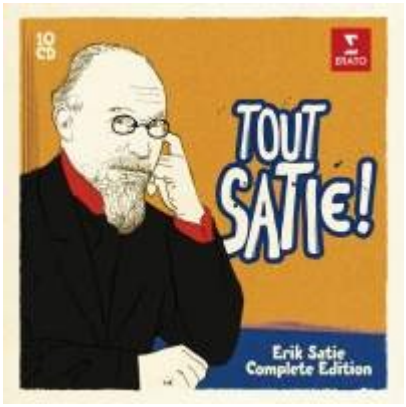
CD2 / On s'aime (duos d'amour ou d'amitié) (6'18). Un duo se distingue ici celui de deux hommes : Carlo et Rodrigo de Don Carlo de Verdi. Leur air donne la tonalité générale de ce second volet : l'ambivalence.

CD3 / On fait la fête! (7'44). La joie est l'élément moteur de ce dernier volet, où brille le génie du plus parisien des allemands, Jacques Offenbach. Roselyne Bachelot isole un air dans cette nouvelle collection de perles lyriques : l'air de Monsieur Choufleury par Jean-Philippe Lafont (9'32).

En CONCLUSION (10'18) : le triple coffret propose une expérience de plaisir avec laquelle la conceptrice Roselyne Bachelot a souhaité selon ses goûts, réconcilier l'opéra avec les Français.



CD, annonce. Tout Satie !… en 10 cd. Coffret 10 cd Erato



CD, annonce. Tout Satie ! … en 10 cd. Coffret 10 cd Erato. Fantasque, élégant, délirant poétique, déjà dada et même surréaliste, Erik Satie (1866-1925) personnalité discrète mais spirituelle a cultivé sa singularité : en chapeau melon, binocles, parapluie et col impeccable, le compositeur fut surtout un créateur d'une justesse absolue, original et profond. Un génie sans tapage d'une douce et tendre rêverie, à l'écriture d'une inclassable fantaisie, et pas que pour le piano : pour la voix et l'orchestre du ballet, la musique de chambre aussi et même …l'opéra. C'est ce que nous rappelle cet excellent coffret de 10 cd, par des interprètes surtout français dont se distinguent les mémorables Mady Mesplé et Aldo Ciccolini, qui chante et joue leur Satie inspiré par les étoiles, porté par le cœur. C'est un génie de la petite forme, intime, ciselée comme autant d'enluminures secrètes d'une infinie pudeur. Mallarmé et Verlaine, surtout Debussy (au Chat noir) et Suzanne Valadon – l'amour empoisonné dont il ne se relèvera jamais, compose une série de rencontres décisives, qui nourrissent et inspirent une sensibilité inclassable. Solitaire de l'ombre, résidant à Montmartre puis Arcueil, Satie le socialiste devient pianiste de cabaret par nécessité, élève de d'Indy et Roussel à la Scola Cantorum, enfin au crépuscule d'une vie très riche, croise la route de Cocteau, après la guerre en 1915, qui en fait sa mascotte : le ballet surréaliste Parade (avec pistolet, sirène et machine à écrire!) découlera en 1917, de cette amitié ardente (décors de Picasso) : l'humour provoque le scandale au moment où la guerre suscitait un patriotisme aveugle. Figure atemporelle et fédératrice, Satie est le nouveau barde autour duquel se forme le Groupe de Six. Ses Gymnopédies, Gnossiennes, Pièces froides et Peccadilles importunes jalonnent un parcours où l'inouï voisine avec l'inconnu, le burlesque fantaisiste avec l'absolu poétique. Et si Satie était le dernier des compositeurs poètes ? Amoureux et orfèvre du verbe autant que de la note… **Coffret**

événement CLIC de CLASSIQUENEWS. Prochaine critique complète dans le mag cd, dvd livres de classiquenews.com

Coffret Tout Satie! 10 cd Erato 0825646047963

Erik Satie Complete Edition – Intégrale Satie

CD1 – œuvres orchestrales et ballets 79.36
Sonnerie pour réveiller le bon gros Roi des Singes · Gymnopédies Nos. 1 & 3 · Le Piccadilly · Gnossienne No. 3 · En habit de cheval · Cinq grimaces pour « Un songe d'une nuit d'été » · La Belle excentrique · Musiques d'ameublement · Relâche · Mercure · Les Pantins dansent

CD2 – Ballets 78.11
Parade · Socrate · Le piège de Méduse

CD3 – œuvre pour piano
Trois Gymnopédies · L'enfance de Ko-Quo (New Recording) · Gambades · Nocturnes · Sept Gnossiennes · Croquis et agaceries d'un gros bonhomme en bois · Descriptions automatiques · Vieux sequins et vieilles cuirasses · Les trois valses distinguées du précieux dégoûté · Trois Sarabandes

CD4 – œuvre pour piano
Le Piccadilly · Je te veux · Poudre d'or · Petite ouverture à danser · Valse-ballet · Fantaisie-valse · Trois Morceaux en forme de poire · La Belle Excentrique · Préludes flasques (pour un chien) · Véritables préludes flasques (pour un chien) · Embryons desséchés · Chapitres tournés en tous sens · Heures séculaires et instantanées · Avant-dernières pensées · Sports et divertissements · Sonatine bureaucratique · Caresse

CD5 – œuvre pour piano

Pièces froides · Nouvelles pièces froides · Trois petites pièces montées pour piano à quatre mains · Trois nouvelles enfantines · Menus propos enfantins · Enfantillages pittoresques · Peccadilles importunes · En habit de cheval · Aperçus désagréables · Passacaille · Prélude en tapisserie · Musiques intimes et secrètes · Petite musique de clown triste · The dreamy fish · Danse de travers · Verset laïque et somptueux · Allegro · The Angora Ox · Légende californienne · Fugue-valse · Premier menuet · Prière · Vexations

CD6 – œuvre pour piano 79.49

Ogives · Première pensée de la Rose+Croix · Sonneries de la Rose+Croix · Le Fils des Étoiles, Wagnérie kaldéenne du Sar Péladan · Préludes du Nazaréen · Prélude d'Eginhard · Fête donnée par des chevaliers normands en l'honneur d'une jeune demoiselle (XIe siècle) · Danses gothiques · Prélude de la porte héroïque du ciel · Jack in the box · Toutes petites danses pour le Piège de Méduse · Les pantins dansent · Leit-motiv du "Panthée" · Chanson andalouse · Rag-time Parade

CD7 – œuvre pour piano

Uspud · Cinéma · Modéré · Stand-Walk · Six Pièces de la période 1906-1913 · Deux rêveries nocturnes · Douze petits chorals · Carnet d'esquisses et de croquis · Rêverie du pauvre

CD8 – œuvre pour piano & musique de chambre

Cinq grimaces pour « Le Songe d'une nuit d'été » · Mercure (New Recording) · Relâche (New Recording) · Mouvement · Petite sonate · Tendrement · Rêverie de l'enfance de Pantagruel · Parade · La statue retrouvée · Embarquement pour Cythère · Choses vues à droite et à gauche (sans lunettes)

CD9 – Mélodies

Ludions · La statue de bronze · Je te veux · Trois poèmes d'amour · Tendrement · Quatre petites mélodies · Chanson · Chanson médiévale · Les fleurs · Daphénéo · La Diva de l'Empire · Hymne pour le Salut au drapeau du Prince de Byzance · Trois mélodies sans paroles · Je te veux · Trois mélodies de

1886 · Le Chapelier · L’omnibus automobile · Chez le Docteur · Allons-y, Chochotte · J’avais un ami · Petit recueil des fêtes · Le veuf · Un dîner à l’Élysée

CD10 – œuvres chorales
Messe des pauvres · Geneviève de Brabant

CD, compte rendu critique. Vertigo. Rameau, Royer. Jean Rondeau, clavecin (1 cd Erato, mai 2015)



CD, compte rendu critique. Vertigo. Rameau, Royer. Jean Rondeau, clavecin (1 cd Erato, mai 2015). Clavecin opératique. Le texte du livret notice accompagnant ce produit conçu comme une pérégrination intérieure et surtout personnelle donne la clé du drame qui s’y joue. Quelque part en zones d’illusions, c’est à dire baroques, vers 1746… Jean Rondeau le claveciniste nous dit s’égarer dans un fond de décors d’opéra dont son clavecin (historique du Château d’Assas) ressuscite le charme jamais

terni de la danse, « acte des métamorphoses » (comme le précise Paul Valéry, cité dans la dite notice). Entre cauchemar (surgissement spectaculaire de Royer dans Vertigo justement) et rêve (l'alanguissement si sensuel de Rameau ou le dernier renoncement du dernier morceau : L'Aimable de Royer), l'instrumentiste cisèle une série d'évocations, au relief dramatique multiple, contrasté, parfois violent, parfois murmuré qui s'efface. Rondeau ressuscite dans les textures rétablies et les accents sublimes des musiques dansantes ici sélectionnées, le profil des deux génies nés pour l'opéra : Rameau (mort en 1764) et son « challenger » Pancrace Royer (1705-1755), à la carrière fulgurante, et qui au moment du Dardanus de Rameau, livre son Zaïde en 1739. Deux monstres absolus de la scène dont il concentre et synthèse l'esprit du drame dans l'ambitus de leur clavier ; car ils sont aussi excellents clavecinistes. Ainsi la boucle est refermée et le prétexte légitimé. Comment se comporte le clavier éprouvé lorsqu'il doit exprimer le souffle et l'ampleur, la profondeur et le pathétique à l'opéra ? Comme il y aura grâce à Liszt (tapageur), le piano orchestre, il y eut bien (mais oui), le clavecin opéra (contrasté et toujours allusif). Les matelots et Tambourins de Royer valent bien Les Sauvages de Rameau, nés avant l'Opéra ballet que l'on connaît, dès les Nouvelles Suites de Pièces de Clavecin de 1728. Déjà Rameau lyrique perçait sous le Rameau claveciniste. Une fusion des sensibilités que le programme exprime avec justesse.

Rameau, Royer, Rondeau…

Récital personnel et hommage aussi aux génies lyriques, Royer et Rameau

Jean Rondeau : « le clavecin opéra »

Au final, la révélation de ce disque demeure la pièce Vertigo et en général, l'écriture ainsi révélée, investie du compositeur Pancrace Royer (génie disparu en 1755) superbe par sa verve, son panache, une élégance puissamment charpentée qui convoquant l'opéra suscite des torrents de délires dramatiques avec des failles dans l'intime murmuré qui sculpte de sublime vertiges dramatiques, dignes des machineries spectaculaires sur la scène.
L'imaginaire de Royer se dévoile : course furieuse, ou tempête invraisemblable aux vagues et cascades et autres déferlantes d'une irrésistible ampleur … un tempérament inédit voire inouï, comme le Rameau d'Hippolyte en 1733.
D'abord lent puis comme endolori, le jeu de Rondeau s'évéille aux évocations convoquées ; puis le claviériste cisèle amoureusement son clavier ; et remodèle avec un tempérament expressif, la carrure originellement lyrique des séries de pièces choisies en un jeu allusif, plutôt réjouissant.
Massif par sa sûreté d'intonation et tout autant d'une belle finesse et d'une sobre écoute intérieure, le talent de Royer subjugue à mesure qu'il s'écoule sous des doigts aussi enivrés; l'approche se fait pudique ensuite pour La Zaide ; l'imagination du claveciniste séduit irrésistiblement par une sensibilité qui se fait mécanique de précision (jeu simultané aux deux mains dans la même Zaide, plage 9 qui déroule ses guirlandes exaltées, intérieures… et tendres).

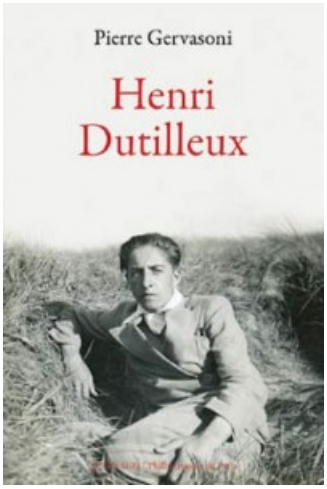
Ainsi, sujet du présent programme, comme il y aura grâce à

Liszt à l'âge romantique le piano orchestre qui par le feu synthétique dramatique de son jeu conteur exprime le génie wagnérien par la transcription mais sans jamais le réduire, **Jean rondeau** dans Vertigo entend ouvrir notre conscience à la verve magicienne du « clavecin opéra » : de Royer à Rameau, c'est tout un univers poétique et une esthétique sonore qui se nourrit du seul jeu du clavier des cordes pincées. De la salle lyrique et des planches, au salon et à l'intimité des cordes sensibles, malgré le transfert et le passage d'un media à l'autre, d'une échelle à l'autre, le feu évocateur n'a pas été sacrifié.
Formidable conteur, le claveciniste parisien exprime au-delà de la technicité virtuose du toucher et l'agilité des mains d'une finesse que bien des pianistes pourraient reprendre pour mieux inspirer leur geste propre, toute l'admirable sensibilité des consciences musicales capables de dire sans forcer, la destinée humaine dans l'ambition du seul clavier : l'inoubliable repli ténu, secret, comme blotti, et le renoncement du dernier Royer (L'Aimable, 1er Livre de 1746) ne cesse de nous l'affirmer avec la grâce d'une inspiration juste et magicienne. En confrontant (immanquablement) les deux « R » du XVIIIè (Rameau / Royer), l'approche séduit par son originalité ; convainc par la sûreté du jeu, l'assise de ses convictions artistiques. C'est un très bon récital, l'acte et la déclaration d'amour d'un musicien volontaire à son propre instrument. On ne saurait y demeurer insensible. Donc **CLIC de CLASSIQUENEWS en février et mars 2016**.

_____

CD, compte rendu critique. Vertigo. Rameau, Royer. Jean Rondeau, clavecin (1 cd Erato, mai 2015)

Centenaire Dutilleux : Livres et cd



Livres & cd, annonce. Centenaire Dutilleux. Henri Dutilleux par Pierre Gervasoni. C'est l'événement annoncé chez Actes Sud au début de l'année 2016 (parution : le 22 janvier 2016). De 13 à 93 ans, **Henri Dutilleux (1916-2013)** fut un compositeur engagé, passionné, actif, un visionnaire voire un prophète, traducteur de l'invisible, inspiré par la poésie et la littérature. Ainsi la nuit, Tout un monde lointain, Le temps l'horloge… témoignent d'une sensibilité singulière, aux équilibres et tonalités ténues. Plus qu'un témoignage sur la personnalité qu'il a approché, l'auteur livre dans un texte biographique à paraître chez Actes Sud en janvier 2016, l'aboutissement d'un travail de collecte documentaire réalisé pendant 7 années : témoignages d'époque, coupures de journaux, lettres… En réussissant à recomposer le contexte, les enjeux artistiques et humains de chaque séquence de la vie et de la carrière du musicien, Pierre Gervasoni restitue le portrait de Dutilleux comme un roman à plusieurs personnages, mais une fiction minutieusement recomposée où chaque fait et

rebondissement dramatique, repose sur un épisode avéré et scrupuleusement vérifié. Travail d'enquêteur, justesse de la plume, acuité et exigence du témoignage… Pour le centenaire Dutilleux en 2016, voici l'ouvrage de référence que nous attendions, entre essai et biographie. Prochaine critique dans **le mag cd, dvd, livres de classiquenews.com**.



Erato publie aussi un coffret remarquable offrant l'intégrale des oeuvres de Dutilleux (**The Centenary Edition, 7 cd**) : ouvres orchestrales, vocales (Sonnets de Jean Cassou, San Francisco Night, Le temps l'horloge…), pour piano ; pour violoncelle et violon (Tout un monde lointain…) ; musique de

chambre (Ainsi la nuit, Sarabande, Les Citations…), Le loup (d'après Jean Anouilh), Métaboles, Mystère de l'instant… autant de joyaux musicaux, souvent dans des versions plus que convaincantes… Présentation et critique complète du coffret **The Centenary Edition** sur classiquenews en janvier 2016.

Biographie, présentation de l'oeuvre… Dossier spécial Centenaire Henri Dutilleux 2016. *Disparu en mai 2013, Henri Dutilleux né à Angers en 1916 affirme la plénitude de son propre langage à 32 ans, grâce à sa Sonate pour piano de 1948. Dédiée à son épouse pianiste, Geneviève Joy, sa muse, son pilier (qu'il perd cependant non sans douleur en 2009), la partition souligne l'architecte de la forme tendue et resserrée, essentielle et suggestive avec pour compenser l'effort de la concentration rationnelle voire conceptuelle, le tissu hédoniste voire sensuel qui cultive un goût personnel pour le timbre, sa résonance, sa couleur spécifique. Mort à 97 ans, Dutilleux fut jusqu'à sa mort vénéré tel le plus grand compositeur français immédiatement accessible, dont l'accessibilité fraternelle et intensément humble comme viscéralement humaniste contrepointait l'abstraction dogmatique un rien trop cérébrale voire arrogante d'un Boulez.* **LIRE notre dossier Dutilleux, centenaire 2016**

CD événement, annonce.

Francesco Cavalli : L'Amore innamorato. L'Arpeggiata, Christina Pluhar. 1 cd Erato. Parution : novembre 2015

CD événement, annonce. Francesco Cavalli : L'Amore innamorato. L'Arpeggiata, Christina Pluhar. 1 cd Erato. Parution : novembre 2015. Le génie lyrique de Cavalli jaillit enfin hors de l'ombre, et comme un récent coffret d'airs multiples agencés comme autant de perles, par Leonardo Garcia Alarcon et son épouse cantatrice Mariana Flores chez Ricercar, paru récemment en octobre 2015 (***LIRE notre compte rendu critique complet du coffret héroïnes des opéras de Cavalli, CLIC de classiquenews d'octobre 2015***), **Christina Pluhar** et son ensemble **L'Arpeggiata** s'engagent aussi pour révéler cette opulence dramatique unique, la sensualité suractive du Vénitien Cavalli, véritable maître de l'opéra italien au plein XVIIème siècle.

Christina Pluhar et son ensemble L'Arpeggiata éclairent la sensualité souveraine des opéras de Francesco Cavalli

L'Arpeggiata : l'extase cavallienne



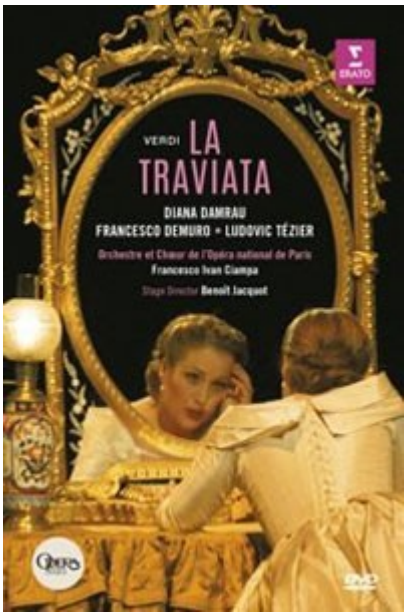
Le récital nouveau prend le titre d'un opéra qui pourrait n'avoir jamais été créé du vivant de Cavalli bien que certains témoignages attestent de son écriture : L'Amore innamorato (l'Amour amoureux : tout un programme déjà et ici une promesse, riche en révélations nouvelles qui placent indiscutablement Cavalli au même niveau que son maître et prédecesseur Monteverdi, créateur de l'opéra moderne à Venise dans les années 1640 : Cavalli régénère la ligne souple et expressive du texte qui est à la fois poème, chant et parole, ciselant les formes choisies et enchaînées avec une intelligence de la continuité immédiatement reconnaissable : arioso, aria, recitar cantando. Mais c'est assurément dans le format si voluptueux du lamento, à la fois extase et mort, que Cavalli se montre indépassable comme en témoignent les extraits d'opéras sélectionnés par la magicienne Christina Pluhar : langueur enivrée de La Calisto (où en dialogue avec le cornet en écho, le timbre incarné, clair, cristallin et aussi charnel de Nuria Rial succède à l'incandescente Maria Bayo, révélatrice du rôle à l'époque de René Jacobs) ; renoncement en berceuse de La Rosinda ; dramatisme plus franc d'Il Giasone ; extase doloriste de Cassandra dans La Didone… Pour chaque cantatrice, il s'agit de réussir et la ligne sensuelle et l'articulation souple et flexible du texte déclamé… Car avant la France (et la déclamation française fixée en 1673 par Lully), Cavalli dans les années 1650 a conduit le chant italien dramatique à son sommet expressif et poétique.

En plus de la diversité des airs caractérisés, L'Arpeggiata ajoute ce qui fait sa signature : une parure instrumentale , des plus colorées (surtout d'instruments à cordes pincées, ceux qui s'harmonisent si bien avec l'effusion calibrée et nuancée de la voix).

CD événement. Francesco Cavalli : L'Amore innamorato. L'Arpeggiata, Christina Pluhar. 1 cd Erato. Parution : novembre 2015. Prochaine grande critique dans le mag cd de CLASSIQUENEWS… Extraits (arias, intermèdes…) des opéras de Cavalli : La didone, 1641 – L'Ormindo, 1644 – Il Giasone, 1684 – La Calisto, 1651 – La Rosinda, 1651 – L'Artemisia, 1657 – L'Eliogabalo, 1668… Avec les sopranos : Nuria Rial, Hana Blazikova.

CONCERTS événements : Christina Pluhar et L'Arpeggiata fêtent à Paris leur 15 ans : **festival spécial les samedi 14 et dimanche 15 novembre 2015 à Paris, Salle Gaveau**

DVD, compte rendu critique. Verdi : La Traviata. Diana Damrau (1 dvd Erato, 2014)



DVD, compte rendu critique. Verdi : La Traviata. Diana Damrau (1 dvd Erato, 2014). La lumineuse Traviata de Diana Damrau… Après le minimaliste misérabiliste de l'ancienne production parisienne signée Christoph Marthaler qui imaginait alors une Traviata exténuée au pays des soviets usés, corrompus, exsangues, voici donc cette nouvelle production réalisée par **Benoît Jacquot**, cinéaste grand public au symbolisme parfois schématique caricatural. S'il opte pour des accessoires simples et claires souvent monumentaux (le lit de la courtisane au I, l'escalier colossal au II…), la vision manque singulièrement de subtilité : il est vrai que remplir le vaste espace de Bastille reste un défi de taille pour les metteurs en scène. Son Werther inauguré pour la même scène en 2012, était de la même veine. Mais cette simplification visuelle n'empêche pas les détails historiques qui font sens comme le clin d'œil au tableau de l'*Olympia* de Manet, hommage du peintre réaliste au nu féminin, au corps de la courtisane qui fait commerce de ses charmes. Le peintre de la production a même poussé la note réaliste en peignant le portrait de la cantatrice en lieu et place de l'Olympia originelle de Manet ; idem, Jacquot a choisi une servante noire pour Violetta, rattrapée par sa maladie. Le spectacle était le point fort de la saison 13-14 : elle réunit un trio prometteur : **Diana Damrau (en Violetta), Ludovic Tézier et Francesco Demuro** (nouveau venu dans l'auguste maison comme c'est le cas de sa consoeur allemande), respectivement dans les rôles des Germont, père et fils.

Sensible Traviata de Diana

La Traviata de Diana. Elle, diva musicienne jusqu'au bout des ongles, sidère par la sincérité de son jeu, l'intensité d'un chant qui soigne surtout la ligne et le galbe dramatique, la vérité de l'intonation… plutôt que l'articulation précise de la langue. L'énonciation reste souvent confuse voire brumeuse, mais l'ampleur du souffle, les couleurs, et les intentions sont justes. Au I, la diva incarne la courtisane parisienne usée mais terrassée par l'amour qui frappe à sa porte (E Strano). Au II, la femme amoureuse bientôt sacrifiée resplendit par son sens de la dignité contenue ; enfin au III, Violetta rattrapée par la maladie, exprime le dernier souffle de la pécheresse finalement sanctifié (son dernier sursaut véritable résurrection de son innocence perdue…), Diana Damrau maîtrise l'architecte du rôle sensible tragique qui s'achève par sa mort en grande sacrifiée terrassée. Une incarnation qui profite évidemment à Paris, de sa performance précédente à La Scala de Milan pour son ouverture en décembre 2013.

Face à elle, le ténor sarde **Francesco Demuro** peine souvent dans un chant moins articulé, moins abouti dramatiquement, un style lisse qui n'entend rien à ce qu'il dit : où est le texte ? Dommage. Face aux jeunes, le Germont de **Ludovic Tézier** s'impose là encore par la force souple du chant, un modèle de jaillissement intense et poétiquement juste. Quel baryton ! Une chance pour Paris. L'orchestre habituellement parfait de finesse, de suggestion sous la direction de son directeur musical – divin mozartien, étonnant wagnérien, Philippe Jordan, semblait dépossédé de ses moyens sans la conduite de son pilote préféré. Le chef Francesco I. Campia a la baguette dure, les fortissimo faciles voire systématique, une absence

de finesse qui nuit terriblement à ce chambrisme articulé qui fait les Verdi réussis.

Réserve. La réalisation vidéo fait grincer des dents : on a bien compris que la caméra à l'épaule pouvait fixer le plan placé derrière la spectatrice au cou bien galbé pour exprimer le point de vue du spectateur en cours de spectacle. L'idée sur le papier pouvait être intéressante mais dans la continuité du film, devient systématique et constamment tremblée, suscite d'inévitable réserve. D'ailleurs d'autres séquences filmées à l'épaule et focusant sur certains protagonistes dont Diana Damrau précisément, gâchent aussi la lecture par un manque de stabilité ou des mouvements de caméra qui ailleurs passeraient pour des fautes de débutants. Pas facile de filmer l'opéra sans tomber dans la caricature plan plan ou délirante comme ici…

Non obstant la faible tenue du ténor, du chef, la Traviata de Diana conserve toute son irrésistible séduction. Lire aussi notre **compte rendu de La Traviata par Diana Damrau en juin 2014 à l'Opéra Bastille.**

DVD, compte rendu critique. Paris. Opéra Bastille. Verdi : La Traviata. Diana Damrau (Violetta), Francesco Demuro (Alfredo, Germont fils), Ludovic Tézier (Germont père), Anna Pennisi, Cornelia Oncioiu. Benoît Jacquot, mise en scène. Orchestre et chœur de l'Opéra national de Paris. Francesco Ivan Ciampa, direction. Enregistré en 7 juin 2014, à l'Opéra Bastille à Paris. 1 dvd Erato 0825646166503.

CD, coffret événement. Jean Martinon : the late years : 1968 – 1975. Roussel, Dukas, Lalo, Berlioz, Falla, Poulenc, Ibert, Honegger, Schumann, Tchaikovski, Brahms… 14 cd. CLIC de classiquenews de septembre 2015



CD, coffret événement. Jean Martinon : the late years : 1968 – 1975. Roussel, Dukas, Lalo, Berlioz, Falla, Poulenc, Ibert, Honegger, Schumann, Tchaikovski, Brahms… 14 cd. CLIC de classiquenews de septembre 2015. Erato édite les archives légendaires contenant le testament artistique du chef **Jean Martinon (1910-1976),** baguette génialement détaillée et d'une transparence idéale qui a fait vibrer et palpiter comme peu avant lui, les joyaux du symphonisme français, ceux signés Albert Roussel en particulier (le chef qui était aussi compositeur a étudié la composition avec Roussel justement, d'où sa profonde admiration / connaissance de l'écriture rousselienne).

Directeur musical du National de France de 1969 à 1973, Martinon enregistre plusieurs sommets orchestraux qui aujourd'hui révèlent l'acuité incandescente de son geste… D'ailleurs les 3 premiers cd abordent ballets et Symphonies de Roussel, transfigurés par une direction exemplaire en tout point. Un accomplissement rare qui demeure une réalisation mythique (et qui fait donc l'attrait particulier du coffret ERATO 2015).

A la tête de l'Ortf, le chef français réalise un cycle d'enregistrements miraculeux

Roussel, Dukas, Lalo, Berlioz…

Jean Martinon, habité par la grâce

La direction de Martinon profite de son activité de compositeur (comme un Boulez aussi) : trépidation rythmique, puissance émotionnelle, souffle épique, d'une précision analytique et surtout d'un intensité poétique qui porte l'ivresse et l'extase d'Ariane dans les bras du Bacchus danseur (6), véritable agent de la transe et de la métamorphose qui conduit l'amoureuse abandonnée par Thésée à sublimer son destin, de tragique, bientôt miraculeusement sauvée. L'élève de Munch, à qui l'Orchestre de Chicago propose la succession de Reiner, apporte à Paris (il était aussi violoniste), sa grande sensibilité et son expérience affûtée des partitions.
Le réveil d'Ariane est un morceau d'anthologie de toute la littérature symphonique française, porté par un Roussel au sommet de sa sensibilité. L'activité de l'orchestre, le détail instrumental, le geste millimétré et riche de mille nuances du

chef français accréditent a très haute valeur de ce coffret dans sa globalité : jamais la matière orchestrale ciselée avec autant de raffinement et de subtilité dramatique n'aura à ce point exprimer l'incandescente progression de l'action : transformation de l'endormie en nouvelle âme régénérée grâce à la magie de l'amour et d'une rencontre imprévue. Le 10 tire des larmes : baiser des deux amants ressuscités où le chant de l'orchestre atteint un sommet d'extase langoureuse où règne surtout le geste filigrané d'un maître maestro. Ne serait-ce que pour **son legs Roussel**, sublimé par une connaissance miraculeuse, le coffret mérite le meilleur accueil : un corpus à écouter d'urgence par tous les mélomanes. A la tête de l'orchestre national de l'ORTF, en 1969 (*Bacchus et Ariane*, Suites 1 et 2 enchaînées) puis en 1971 pour *Le Festin de l'Araignée* (autre splendeur absolue et de surcroît lecture du ballet intégrale), Jean Martinon se montre d'une prodigieuse activité, dramatique et poétique d'une grâce irrésistible. L'ivresse et l'analyse opèrent une même alchimie superlative pour les *Symphonies 2 opus 23* et *n°3 opus 42* avec le même orchestre en 1969 et 1970 (cd2). Quand le cd3, offre le trop rare mais exceptionnel ballet *Aeneas* opus 54 sur le livret de Joseph Weterings, 13 épisodes d'une maturité poétique identique, (même orchestre piloté en décembre 1969 avec choeur) : caresse éperdue des violoncelles, chambrisme scintillant des bois et des cuivres… Martinon produit une leçon de direction habitée, filigranée là encore où le chant naturel des instruments exprime au plus juste le dévoilement des sentiments secrets, l'activité de la psyché qui tire les ficelles du destin d'Enée et de Didon.



Autre révélation et sommet de l'interprétation des années 1968 : la Symphonie en ré de Franck (avec la national de l'Ortf toujours) dont Martinon dès le début (lento) faire resplendir une sonorité lugubre et cosmique, pleine de mystère et de souffle épique, où passe le grand frisson wagnérien : voilà ce fameux wagnérisme réassimilé spécifiquement par Franck et qui le diffuse avec cette élégance et cette pudeur tragique à la fin du XIXè en France (la Symphonie en ré de César Franck est créée en 1889). A Martinon qui fut aussi un grand Malhérien (comme Bernstein à la suite de Walter), revient le mérite de nous faire entendre la gravité fantastique d'une partition dont il rétablit les justes proportions, et comme la vibration souterraine de sa géographie tectonique, les dimensions chthoniennes, enfouies enfin révélées, à la fois colossales et intimes, d'une spiritualité qui se révèle dans le second mouvement (*allegretto*, à la fois andante et scherzo : fusion géniale) : à travers des tempos ralentis, étirés mais suspendus et profonds… quelle compréhension supérieure, quel chatoiement orchestral. La baguette est acérée et vive, et tout autant brumeuse et énigmatique. Du très grand art. Même accomplissement pour **la *Symphonie en ut* de Paul Dukas**, autre éblouissement sonore, profond et subtilement énoncé (1972). Créé en 1897, Dukas prolonge les expériences dans le domaine de Saint-Saëns, Lalo, D'Indy, Franck, Chausson… C'est donc la lecture d'un jalon récapitulatif et comme synthétique de toute la tradition symphonique romantique française que réussit Martinon. Le maestro parvient malgré l'ampleur parfois colossal de l'effectif et de la matière sonore, à préserver toujours clarté, transparence, jouant sur le voile irrémédiablement dépressif des cordes. **La révélation vient aussi de l'ouverture Polyeucte** que sa perfection structurelle et son souffle dramatique oriente vers la forme d'un poème

symphonique de près de 16mn. Elégantissime et profond, Martinon fait surgir à travers les influences du jeune Dukas (26 ans), celles de Wagner et de Franck, un tempérament hors du commun pour le dramatise vénéneux, empoisonné par les brumes inquiétantes, plongeant dans une psyché tourmentée et profondément tragique. L'éclat mordoré noir voire solennel de Dukas d'un caractère méditatif (l'harmonie des bassons doublée par le cor anglais) étend ses formidables vertiges suspendus repris aux cordes et aux cuivres. Le geste fluide, aux résonances vénéneuse affirme l'affinité manifeste du chef avec les derniers romantiques hexagonaux, prodigieux auteurs à l'époque de Wagner et de Franck. Polyeucte dévoré intérieurement entre son amour pour Pauline et sa foi de chrétien responsable, a tout du héros embrasé cornélien. Crispations ultimes, déchirements et déflagration du destin contraire, laissent enfin dans la dernière partie, le flux impétueux suspendu, rédempteur de la harpe, à l'image de la Symphonie en ré de Franck (1889, modèle absolu). La partition créée en 1892 est un chef d'oeuvre méconnu que Martinon avait déjà compris comme personne.

L'acuité du symphonisme romantique et postromantique de Martinon trouve ici d'autres jalons incontournables : *La Péri* du même Dukas (1971), *La tragédie de Salomé* de Schmitt opus 50 (1972), une saisissante *Fantastique* de Berlioz suivie de son volet complémentaire et nécessaire *Lélio ou le retour à la vie (*1972 et 1973), la *Symphonie espagnole* de Lalo opus 21 avec l'excellent Oistrakh (avec le Philharmonia Orchestra, Londres 1954). Autre must absolu. Les bénéfices du coffret sont inestimables. Mais il y aurait tant d'autres splendeurs à souligner dans ce coffret majeur : *le Poème* de Chausson avec Perlman (1970), l*a Symphonie avec orgue* de Saint-Saëns (Marie-Claire Alain, 1970, comme celle de Franck d'un souffle hallucinant), *Cydalise* de Pierné de 1970, et *Pacific 231* d'Honegger (1971), *Les Escales* d'Ibert (1974), la *Symphonie*

n°4 de Schumann (avec l'orchestre mondial des jeunesses musicales, 1975), le ballet intégral *El sombrero de tres picos* de Falla (live de 1972)…



Voilà un nouveau coffret qui complète heureusement le coffret précédent édité par Sony classical dédié à l'œuvre de Martinon à la tête du Chicago Symphony Orchestra (10 cd RCA, entre 1964 et 1969) soit juste avant les accomplissement Roussel avec l'Ortf. C'est peu dire que Martinon réalise à Chicago une travail éblouissant que son successeur Solti saura cultiver et faire fructifier… De l'un à l'autre, s'affirme une même direction ciselée, d'une profondeur et d'une subtilité qui laissent sans voix. Jean Martinon est bien un immense chef français à redécouvrir d'urgence.

CD, coffret événement. Jean Martinon : the late years : 1968 – 1975. Roussel, Dukas, Lalo, Berlioz, Falla, Poulenc, Ibert, Honegger, Schumann, Tchaikovski, Brahms… 14 cd. Collection ICON. CLIC de classiquenews de septembre 2015